

# Deux enfants oubliés (1914-1917)

Auteur : Ivan Zimmermann

Deux enfants oubliés (1914-1917)  
- Copyright © 2016 Ivan Zimmermann  
France

All rights reserved. – Tous droits réservés  
Infographie et couverture de l'auteur

La seule façon pour l'homme de gagner une guerre est de l'empêcher.

(Georges Marshall, général des Etats-Unis, 1880-1959)

Ivan Zimmermann – Deux enfants oubliés (1914-1917)

## Préambule

Le récit qui suit est l'histoire vraie, certes romancée, de deux enfants se retrouvant séparés de leurs parents, isolés de leur famille, pendant la majeure partie de la dite grande guerre. Je ne prétends pas ici faire une reconstitution historique de la guerre et ce n'en est d'ailleurs pas le propos. J'ai simplement voulu raconter la vie de mon père et de mon oncle âgés de 8 et 11 ans, au début de la guerre, en m'appuyant sur les témoignages qu'ils ont laissés et tout cela vu à travers leurs yeux d'enfants.

Ivan Zimmermann – Deux enfants oubliés (1914-1917)

## Remerciements

Je tiens à remercier les membres de ma famille qui m'ont livrés certains des éléments dont je n'avais pas la certitude, passés ici en anecdotes, et notamment ma cousine Aline, fille de Georges, et le Comte Heinrich von Sprei pour les documents qu'il m'a apporté sur l'identité de son Grand-Oncle.

Ivan Zimmermann – Deux enfants oubliés (1914-1917)

## Première Partie

Dans le giron d'Augustine.

Quel plus terrible fléau que l'injustice qui a les armes à  
la main

(Aristote)

Ivan Zimmermann – Deux enfants oubliés (1914-1917)

## Chapitre 1

*Juin 1915*

La campagne se réveillait. Quelques chants d'oiseaux souhaitaient la bienvenue à ce jour nouveau. Un soleil pâle faisait son apparition au dessus du clocher du village d'Essey et Maizerais tandis qu'à l'ouest un banc de brume s'élevait paresseusement au-dessus du lac de Madine transformant l'horizon paysan en un camaïeu de gris et de bleu. Des colverts sortaient de l'abri des broussailles et commençaient à s'ébattre alors que des silures venaient des profondeurs caresser l'air à la surface de l'eau et tenter de percer le fin rideau d'air condensé.

Tout à coup, le chant des oiseaux s'arrêta, les colverts se précipitèrent avec le battement rapide de leurs ailes vers le sanctuaire illusoire des herbes de la rive. Un silence glacial s'établit petit à petit.

Puis ce fut le mutisme de la nature. Des sifflements allongés furent suivis par des miaulements déchirant l'air.

Des bourrasques d'explosions se succédèrent les unes aux autres. Le frottement de l'air des obus se déchaînait alentours annonciateur de l'apocalypse. Des mottes de terre étaient expulsées dans toutes les directions et se mêlaient aux éclats létaux qui s'éparpillaient en éventail, fauchant aveuglément toute vie à leur portée. Les volutes de fumée sombre et grasse s'élevaient et couvraient momentanément l'horizon d'une brume aux odeurs irrespirables de souffre. Le feu meurtrier qui s'abattait du ciel de façon soudaine dura cinq longues minutes, puis une sorte de paix dérisoire et soudaine s'installa sans pour autant que la nature ne se remette à chanter. Les nuées menaçantes se diluaient dans les bancs de brouillard avant d'être chassées par la brise. Seules des colonnes de fumée éparses s'élevant au dessus de quelques bâtiments meurtris subsistaient encore.

Un jeune garçon, couché face contre terre, les mains plaquées sur le haut de son crâne avait le cerveau envahi de bourdonnements. Il secoua sa tête et plaqua ses mains sur les oreilles en faisant des mouvements rapides de décompression. Il se mit à haleter et son cœur s'emballa. Un sentiment d'angoisse soudain le fit frissonner. Georges se redressa vivement et tourna son visage dans toutes les directions. Il ne vit qu'un champ bouleversé où jadis l'herbe grasse poussait et qui, maintenant, était sac-

cagé de toutes parts. Le terrain était sens dessus-dessous, non rayé par les sillons réguliers d'une charrue permettant de nourrir la vie comme ce fut le cas jadis, mais retourné de façon anarchique par les cratères dont les bordures étaient ourlées de monticules de terre, nourrissant la mort, portails de l'enfer. De ci, de là, un spectacle funèbre s'offrait également à sa vue. Des carcasses ouvertes de vaches, victimes d'un feu aveugle et prononcé des gens d'en face, surprises pendant leur pâture, s'étaient étalées sur des centaines de mètres carrés. Déjà, une myriade de mouches commençait à se disputer la pitance nauséabonde dans un incessant ballet bourdonnant. Les meuglements prolongés des animaux blessés déchiraient le calme insolite comme un incessant et sinistre Requiem se répandant sur la campagne lorraine.

Du haut de ses onze ans, d'un corps bien campé sur des jambes solides, le regard bleu transparent de Georges à demi voilé par des paupières lourdes, trahissant ses origines alsaciennes, reflétait une inquiétude montante.

— René ? Appela-t-il d'une voix frêle.

Il n'y eut pas de réponse dans ce silence létale. Pas tout de suite.

— René ! Répéta-t-il sur un ton d'affolement.

C'est alors qu'il entendit, une sorte de grattement ou plutôt un frottement métallique répétitif. Il se tourna vers

l'origine du bruit. Cela venait d'un cratère d'obus encore fumant se trouvant à une vingtaine de mètres de lui. Il s'y précipita et baissa la tête vers le fond du trou. Son regard fut subjugué d'y apercevoir son jeune frère.

René était accroupi, courbé, et ne semblait pas le moins du monde être préoccupé par le déluge de feu qui venait de s'abattre au dessus de leurs têtes. L'inconscience de son jeune âge en était sans doute la cause. En fait, il était en train de frotter des éclats d'obus encore chauds avec un couteau de poche. Georges haussa les épaules et secoua la tête de dépit. Il souffla de lassitude et se laissa tomber dans le trou pour rejoindre son jeune frère.

— Il faut sortir de là, René, ça peut recommencer.

René leva son visage au regard de miel vers son frère aîné avec un sourire ravi. Il était complètement ébouriffé, le front et le bout de son nez sali de suie lui donnait des airs de petit ramoneur.

— Tu as vu tout ce que j'ai trouvé ? Avec ça, je vais pouvoir fabriquer des bagues et des colliers...

Voyant la moue inquiète de son aîné il s'interrompt avant d'ajouter un ton plus bas : « Ça ne risque rien, Georges, les soldats disent qu'un obus ne tombe jamais au même endroit ».

Georges soupira à nouveau et tira d'un bras son frère pour l'inciter à se mettre debout.

— Oui, bon, peut-être, mais on ne sait jamais, de toute façon les soldats vont nous attendre pour le souper, allez viens !

Les deux gamins grimpèrent sur les parois de terre durcie et cristallisée par la chaleur intense de l'explosion, et atteignirent enfin la bordure. Ils s'éloignèrent du trou en marchant sur la terre amoureuse qui avait alourdi leurs sabots de bois dans lesquels leurs pieds étaient empaquetés dans des bas-de-chausses improvisés faits de chiffons tenus par des lacets.

Ils discutaient de la découverte du trésor de René.

Dans le ciel, un déchirement de l'air se fit entendre. Georges leva la tête instinctivement. Il eut alors une vision ; une vision d'horreur. Il se mit à hurler.

— Cours !

Dans un réflexe de survie, ils plongèrent comme un seul homme dans le premier cratère venu et s'y laissèrent tomber. Ils atterrirent au fond du trou, les genoux écorchés, les coudes éraflés, sans aucune plainte inutile. D'instinct, ils se mirent en boule, bras pliés sur leur tête, le reste du corps singeant la position d'un fœtus, comme si ce fait représentait le rempart absolu, la sécurité tant désirée d'une mère manquante. Une secousse suivie

d'une déflagration assourdissante les fit rebondir sur le fond du trou. Une pluie de terre les recouvrit et ils poussèrent tous les deux des petits cris de frayeur. Puis, ce fut de nouveau le silence, uniquement interrompu par des meuglements de douleur et de frayeur de pauvres vaches à l'agonie.

Ils repoussèrent la terre qui recouvrait leurs épaules et s'époussetèrent en toussant.

— Il n'est pas tombé loin, celui-là ! dit Georges avec un sourire crispé.

Remontés sur le terrain, leurs regards s'orientèrent instinctivement sur le panache de fumée laissé par l'explosion de l'ultime obus de cette trouble matinée. Ils restèrent ainsi, bouche bée, les yeux exorbités, les bras ballants, pendant de longues minutes avant que leurs deux visages blêmes ne se tournent de concert l'un vers l'autre. Ils déglutirent tous les deux dans un ensemble parfait et leurs jambes se mirent à flageoler.

L'obus venait de s'abattre dans le cratère même où René se trouvait une minute auparavant.

## Chapitre 2

*Essey et Maizerais, 10 mois plus tôt, août 1914*

— Mamy ! Mamy ! Viens voir !

Georges courait dans les escaliers. Il arriva tout essoufflé dans le salon. Sa grand-mère était assise dans une bergère et lisait un livre de poèmes. Ses yeux quittèrent sa lecture d'un air las et se levèrent sur le garçonnet.

— Tu en fais bien du bruit. Qu'y a-t-il de si important ?

Le garçon qui reprenait son souffle se mit à rougir. Sa grand-mère n'aimait pas beaucoup être dérangée quand elle s'accordait quelques minutes de répit.

Il regarda cette femme au teint pâle, au visage fané d'une vie rude et trop aventureuse, aux yeux clairs d'où une grande douceur émanait à travers une certaine sévérité de circonstance. Ses cheveux blancs relevés en une sorte de chignon, dont les boucles entrecroisées étaient tenues par un ruban, dénotaient une certaine élégance conservée malgré son âge.

Georges se tenait debout un bras levé pointant en direction de la fenêtre.

— Des soldats, dit-il enfin, des centaines de soldats allemands !

Augustine le regarda une seconde, les sourcils relevés, puis pencha légèrement sa tête de façon à tendre l'oreille. Son audition n'était plus aussi claire qu'auparavant et elle dut faire un effort en plissant ses paupières. Elle finit par entendre des bruits de sabots et des roulements de chariots qui se reflétaient sur la chaussée. Elle se leva de son siège en soupirant, tenant toujours son recueil dans une main, traversa le salon et ouvrit l'une des deux fenêtres en façade. Georges se précipita lui aussi et se plaça à ses côtés en bordure du balconnet.

Là, ils découvrirent le spectacle inattendu d'un tumulte d'une rare intensité.

Se mêlant à la poussière qu'il soulevait, un colossal serpent gris glissait le long de la route terreuse ; une impressionnante colonne de soldats pénétrait dans le village.

Le cœur d'Augustine se serra. Le recueil de poèmes chuta alors. La main qui le tenait l'avait lâché dans un réflexe pour venir froisser le corsage en dentelle celant une forte poitrine. Dire qu'il y avait une petite semaine

c'était le 150<sup>ème</sup> régiment d'infanterie français qui passait en chantant sous ses fenêtres.

Les allemands étaient vêtus de capotes grises, les fusils en bandoulière, bardés de lanières de cuir portant de lourds sacs à dos, coiffés de casques à pointes recouverts d'une housse de tissu pour le plus grand nombre, de casquettes à cocardes pour d'autres. Suivaient deux chariots tirés par des chevaux qui semblaient peiner sous la lourdeur de la charge ; des soldats, munis de fouets qu'ils faisaient claquer sur le sol, les encadraient. Parmi eux, une cinquantaine de cavaliers bien en ordre exhibaient fièrement leurs étendards au bout des lances qu'ils tenaient, bien alignées, pointes en l'air. Un officier prussien figé dans une allure altière du haut de son cheval se plaça avec sa monture juste sous la fenêtre. D'une main gantée il se ventila d'un geste princier pour balayer la poussière en expansion qui assaillait ses narines. La pointe nickelée de son casque noir était tellement brillante qu'elle reflétait des éclats de lumière. Il tournait lentement la tête de droite à gauche laissant apparaître par instant le marquage d'un aigle doré frappé d'une croix de fer en son centre.

Tout à coup, le cheval se mit à hennir et fit une ruade, manquant de peu de désarçonner le cavalier.

En face, sur le bord du chemin, un enfant habillé d'une blouse d'écolier de couleur noire venait de jeter une pierre sur la monture.

Sur l'ordre sec d'un officier à pied, trois soldats sortirent des rangs et se déployèrent précipitamment. Ils se mirent rapidement en position de tir visant le petit insolent. Augustine eut une expression de stupeur qu'elle accompagna d'une main posée sur ses lèvres.

— Mon Dieu, Non ! René !

L'enfant resta figé les bras ballants. Il se mit à déglutir et une sueur perla son front lorsqu'il vit, dans une scène ralentie par sa conscience, les soldats actionner la culasse de leurs armes et coucher leurs fusils en joue. Dans une main, René tenait toujours une caillasse que son poing enserrait fermement.

Le cavalier leva la main et cria.

— Halt !

Les soldats obéirent instantanément et posèrent leurs fusils, crosses aux pieds, leurs regards attentifs toujours portés sur l'enfant.

Le prussien descendit de cheval et s'approcha lentement de René qui l'observait le visage marqué de rogne.

L'officier portait une magnifique moustache remontant en favoris sur ses joues. Un air sévère que ses yeux d'un noir profond ne pouvaient pas adoucir. Il tenait à la

main un stick de cavalier qui frappait ses bottes à chaque pas. Il s'arrêta à un mètre du petit trublion et l'examina un court instant.

René affichait une moue de colère sur son visage : la bouche serrée sur une bouille ronde aux joues rouges, les sourcils froncés. Ses paupières lourdes masquant en partie des yeux dorés qui se fondaient insolemment dans le regard fulminant de l'officier casqué.

Le bruit sec du stick sur la botte, le fit sursauter. Le prussien voulait intimider ce gamin insolent qui ne semblait pas vouloir baisser son regard.

— Bravo, petit français, tu es brave mais tu as perdu, dit-il avec un fort accent germanique, ton armée est en fuite.

René avait ses petites jambes dénudées au dessous d'un short. Elles commençaient à être prises de petits tremblements. Il savait qu'il risquait une forte correction de la part de cet immense officier prussien, mais son entêtement était plus fort que lui. A l'école l'institutrice de Nancy, mademoiselle Berthier, leur avait appris, à lui et tous ses camarades, à détester les allemands, à haïr l'Allemagne. Ne leur avait-elle pas fait remplir des feuilles d'écriture sur ce thème ? Ne leur avait-elle pas fait la morale sur la foi dans le drapeau français ?

Mais il était perturbé et avait peur ; il y avait ces éclairs de lumière qui jaillissaient de temps à autre de la pointe nickelé du casque du prussien qui s'alliaient au frappement sec du stick sur sa botte. Le colosse pencha légèrement la tête sur un côté et son regard se plongea dans celui de l'enfant.

— Dorénavant tu es a-lle-mand et tu dois dire très fort : « Deutschland über alles<sup>1</sup>. », ajouta le prussien d'un ton sec.

Il accompagna son ordre d'un nouveau coup de stick sur sa botte. Les lèvres de René se mirent à trembler, mais aucun son n'en sortit.

« Deutschland über alles ! Allez, dis-le ! » Hurla l'officier quand une voix féminine se fit entendre derrière lui.

— Vous n'avez pas honte de martyriser un jeune enfant ?

L'officier prussien se retourna promptement.

Augustine était là, devant lui, les bras croisés, dans une attitude fière et provocatrice, mais il fut surtout étonné que cette vieille femme lui ait parlé en allemand.

Il observa un instant cette femme de forte stature qui avait du être magnifique dans sa jeunesse, des yeux clairs comme les femmes de Bavière, les paupières

---

<sup>1</sup> L'Allemagne au-dessus de tous